



MARGUERITE BURNAT-PROVINS
et la Ligue pour la Beauté (1905)

aux origines de
PATRIMOINE SUISSE

Couverture:

Marguerite Burnat-Provins devant «La Gayole» à La Tour-de-Peilz, 1904, tirage argentique, 14 x 9 cm, photographe inconnu. Archives de la Collection de l'Art Brut à Lausanne.

Miroir de son temps, miroir de notre temps

En 1905, à l'âge de 33 ans, Marguerite Burnat-Provins, l'artiste-écrivaine d'Arras installée à La Tour-de-Peilz, soulève enthousiasme et polémique avec son article « Les Cancers », puis son appel à la constitution d'une « Ligue pour la Beauté », devenue « Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque ». Son but : sensibiliser la population au massacre des paysages, alpin en particulier, symboles de l'identité helvétique.

Enfant, passionnée par les livres, l'écriture et le dessin, elle déteste les poupées et la compagnie des petites filles. Son amour pour la nature germe lors des vacances familiales en Normandie ou dans les Flandres. Elle parle aux arbres, aux pierres, elle aime marcher pieds nus : « Je suis comme les graines qui doivent voyager ». À 18 ans, étudiante dans un Paris en pleine effervescence, elle côtoie académisme, symbolisme, japonisme et Art nouveau. Elle y rencontre son premier mari, le Veveysan Adolphe Burnat, étudiant en architecture ; ils partagent complicité intellectuelle et respect du patrimoine bâti. Mais la région de Lavaux, trop structurée, ne la séduit pas. C'est grâce au peintre Ernest Biéler qu'elle découvre à Savièse l'authenticité alpine.

Confrontée à une Suisse industrielle à l'assaut des Alpes, Burnat-Provins dénonce avec virulence dans la presse le bétonnage des rives lémaniques, la construction de chemins de fer en montagne, l'essor d'un tourisme à grande échelle. Héritier des idées de Rousseau, Ruskin et Töpffer, son militantisme lui vaut 300 signatures de soutien sur sol romand, des articles dans 200 journaux européens et américains, et même la fondation en

1905 d'une English Branch of the League for the Preservation of Swiss Scenery.

La fondation du Schweizer Heimatschutz (Patrimoine suisse) – fruit de son action en terre vaudoise – ainsi que les divers mouvements écologistes et de défense du patrimoine créés au cours des XXe et XXIe siècles corroborent la légitimité de son combat.

Anne Murray-Roberts, juillet 2025

LIBERTÉ ET PATRIE
RÉDACTION
En l'honneur de
BUREAU D'ABONNEMENTS
Le Suisse
FRUX D'ABONNEMENT
En 1 an 1 franc
En 6 mois 50 centimes
En 3 mois 30 centimes
En 15 jours 10 centimes
FONDÉE EN 1708

Lausanne, le 17 mars 1905.
LES CANCERS
A l'heure qu'il est, dans les hôpitaux de Paris, le docteur Boyen, penché sur les cancéreux, cherche à déjouer les attaques de l'empoisonnement...
Le Suisse répond.
Dieu ! la faire altérer et servir, grandiose et capiteuse, ornée de tous les dons à rendre jaloux tant de pays déshérités...
C'est égal, je voyais jadis plus de jolies choses qu'on ne m'en montre à présent. Quand à l'aube, j'ouvrais sur la Suisse mes yeux d'or, je folâtais des heures entières, je caressais la valée profonde des forêts tranquilles, j'illuminais des eaux libres qui chantaient. Et parcourant les vergers, je rencontrais de curieuses manoirs dans de paisibles enclos, tout dans ce pays de délices, respirait la sérénité. Aujourd'hui, dans l'air, on se jette mon premier regard sur l'Alsace, les hautes Grands Bois de Lac, Pension Bellevue, fenestration, attention, avec sa large, couleur se pas, amende France... Non : je regrette de savoir bien, l'admirable mieux aller me recon-

L'article «Les Cancers» publié par Marguerite Burnat-Provins dans la Gazette de Lausanne du 17 mars 1905.

Les Cancers

À l'heure qu'il est, dans les hôpitaux de Paris, le docteur Doyen, penché sur les cancéreux, cherche à déjouer les astuces du vampire, et attend l'effet de ses inoculations. Il est à souhaiter que le succès vienne couronner de si louables efforts. Mais, les hommes ne sont pas les seules victimes de ce mal purulent; les pays, eux non plus, n'échappent pas au cancer, à cette différence près qu'aucun génie ne peut les guérir de leurs ulcères monumentaux.

Justement effrayés d'une contagion qui menace de ne rien épargner, nous pouvons nous demander avec amertume: « Pourquoi cette insulte aux beautés éternelles de la montagne? Pourquoi ce soufflet à une nature si noble, dont le rôle exclusif semblait être de charmer? »

Que la Suisse réponde.

Dieu l'a faite altière et sereine, grandiose et captivante, comblée de tous les dons à rendre jaloux tant de pays déshérités, et c'est elle-même qui s'ingénie à détruire systématiquement son prestige, avec une rage qui donnerait à penser qu'en même temps que toute coquetterie, elle a perdu tout bon sens.

Que dirions-nous d'une créature admirable, d'une moderne Madame Récamier, qui s'amuserait à érailler ses cheveux, se crever un œil, taillader ses joues, s'arracher les dents! Quelle compassion épouvantée ne nous inspirerait pas sa sinistre folie! C'est cependant ce que nous voyons tous les jours, cela s'accomplit froidement, régulièrement, sous nos yeux.

Les arbres tombent, les torrents endigués servent à toutes les besognes, les blessures au flanc des monts s'élargissent. Sur les

terrains, impitoyablement nivelés, s'élèvent, en grappes pustuleuses, des bâtiments informes, l'horreur s'étend où la grâce régnait. Personne ne proteste.

Un cri monte, isolé, et se perd; l'œuvre infernale continue. L'homme riche rêve, et c'est son droit, d'aller dans un coin magnifique, planter sa tente et abriter son repos. Ne peut-il pas au moins se dire: «En venant ici, je vais tâcher de ne pas altérer cette harmonie qui y règne et que j'admire. Je bâtirai donc ma demeure dans l'esprit du pays, je lui donnerai la couleur locale. Puisque je veux être de cet endroit, que ma maison en soit d'abord, on la croira née à la même époque que les autres, cela ne m'empêchera pas d'y mettre l'électricité, le téléphone, le chauffage central et des bains perfectionnés; j'ai la liberté de posséder tout le confort moderne, mais je n'ai pas celle d'attenter au caractère classique de ce paysage.»

Ce raisonnement, mis en vigueur depuis cinquante ans, eût fait avorter maint cancer. Quel exemple d'intelligent patriotisme que celui d'un peuple qui, fier et amoureux de la splendeur de son pays, se lutterait pour la défendre et la conserver.

Il aurait trouvé le moyen le plus sûr d'en décupler la célébrité; il serait un modèle cité dans le monde entier; de toutes parts les curieux se précipiteraient pour contempler cette chose étonnante, unique: une belle contrée intacte et respectée.

L'ingénieur en mal de voie ferrée, l'industriel, l'hôtelier apprendraient à modérer leurs transports, à les diriger, pour ne pas faire d'un inévitable progrès, une cynique profanation.

* * *

J'entends quelqu'un s'écrier: Voilà qui est violent! Auriez-vous, par hasard, Madame, cette prétention énorme d'enrayer la marche en avant, et d'arrêter le soleil qui luit pour tout le monde? » Non, Monsieur. Comme vous, je trouve commodes

l'hôtel qui me nourrit et le wagon qui me transporte en voyage ; je vous demande seulement pourquoi l'hôtel devrait être laid, et la gare hideuse ; expliquez-vous là-dessus.

Que le commerce marche, que l'industrie prospère, c'est parfait, si cela rend les hommes plus heureux, ce qui n'est pas prouvé ; attirez chez vous des millions d'étrangers, qui vous amènent des milliards, et vive la fortune de la Suisse ! Mais, si vous tenez tant à l'argent, mettez moins d'acharnement à altérer la source naturelle qui vous le procure. N'aveuglez pas les touristes. Montrez à ceux qui viennent, séduits par la grandeur de nos sites, moins de poteaux, de câbles, de rails et de plaques tournantes ; moins de supports d'affiches et de baraques sans nom ; moins d'inscriptions sauvages et multicolores, grâce auxquelles notre pays, bientôt, ressemblera à une boîte de conserves ! Respectez-le, respectons-nous.

Que ce qui est évitable soit évité, que ce qui est faisable soit fait. On peut masquer nombre de travaux mécaniques par d'adroites plantations ; les bureaux poussent vite et ne coûtent pas cher. On peut se dispenser de salir les sommets par des réclames de chocolat et autres. Nous savons l'excellence des produits suisses ; ne pourraient-ils pas être plus discrets ? On peut, au moment où l'architecture bien comprise et digne de ce nom s'applique à donner même aux simples logements des ouvriers un aspect joyeux et agréable, faire un hôtel qui ne soit pas forcément un monstre ; qui ne soit ni cubique, ni blanc cru, ni bardé de zinc, ni aggravé de décorations en ciment ; qui ne soit enfin, pour ceux qui aiment goûter un beau spectacle, ni un crève-l'œil, ni un crève-cœur.

On peut demander que les « villas » (et la moindre bicoque veut s'affubler de ce nom) ne soient pas colorées en jaune beurre, rose bonbon, vert pistache, café au lait tourné, chocolat délayé, autant de tons qui donnent le mal de mer, dont ils paraissent dériver.

Faut-il admettre qu'une partie d'un peuple a le droit d'offusquer l'autre partie, et que ce droit est illimité? Ah, certes, le soleil luit pour tout le monde, et pourtant... Il doit songer: « C'est égal, je voyais jadis plus de jolies choses qu'on ne m'en montre à présent. Quand, à l'aube, j'ouvrais sur la Suisse mes yeux d'or, je frôlais des cimes pures, je caressais le velours profond des forêts tranquilles, j'illuminais des eaux libres qui chantaient. En parcourant les vergers, je rencontrais d'accueillants manoirs dans de paisibles enclos, tout, dans ce pays de délices, respirait la sécurité. Aujourd'hui, dès l'aurore, en jetant mon premier regard sur l'Helvétie, je lis: Grand Hôtel du Lac, Pension Bellevue, funiculaire, attention, gare au tram, contour au pas, amende 6 francs... Non; je regrette de savoir lire, j'aimerais mieux aller me recoucher. »

Pauvre nature, étiquetée, prostituée !

Dans les cités, vous créez des sociétés de développement, et les cheveux se dressent à l'idée de ce qu'elles développent, et, sur les ruines et les ravages, vous érigez des commissions pour la protection des sites; c'est arriver avec la potion quand le mort est au cimetière.

* * *

Faut-il citer des exemples désastreux? Les colonnes de la *Gazette* n'y suffiraient pas; ce serait le défilé lamentable des vingt-deux cantons mutilés. Quand on arrive sur la terrasse de l'église de Montreux, devant ce panorama mi-partie splendide, mi-partie désolant, on peut crier: « C'est sublime, et c'est idiot! » Pénétrez en Valais, allez à Sierre, à Évòlène, à Zermatt, à Champéry, allez à Sion, et là, arrêtez-vous!

Que fait-on de cette Tolède de la Suisse? de cette pure merveille qu'on voudrait entourer de ses bras pour la garantir? Contaminée elle aussi, vouée à la mort, à brève échéance, par la pioche

et le cordeau. L'avenue de la gare s'est bordée de maisons, et lesquelles ! On y a dressé des réverbères gris perle, à pieds noirs, d'un magistral effet. Sur la Planta, un jardin public, banal, absurde, clos d'une barrière en arêtes de poisson, tandis qu'en pénétrant dans la ville, on rencontre à chaque pas d'admirables restes de fer forgé, gras et souples, vestiges d'un temps meilleur que les Sédunois méprisent et renient.

La Planta, repoussant d'elle-même ce faux luxe, ne demandait pas autre chose qu'une barricade rustique, en bois, semblable à celles qui entourent les prés; mais le goût moderne est plus exigeant. Il y a là aussi des rocailles. Oh ! l'insolente extravagance de ces rocailles, leur prétention grotesque au pied de Valère et de Tourbillon; n'avoir pas vu cela, ne l'avoir pas compris ! On aligne; ne faut-il pas redresser les torts de ces bonnes vieilles rues où la lumière se faufilait, exquise et furtive, toute dorée ?

On a relégué le vieux Christ si douloureux qui, depuis plus d'un siècle, tendait ses bras meurtris sous son auvent; on a ratissé l'intérieur de St-Théodule, on en a arraché les grilles imposantes, où sont-elles ? On a osé barbouiller de blanc la cathédrale et, ma main tremble en l'écrivant, on est allé jusqu'à gratter la peluche douce des lichens, aux tons enchanteurs de vieille tapisserie, qui ornent, comme une draperie du Moyen Âge, les pentes de Valère. Là-haut, on a transporté de la terre végétale, sur des rochers qui n'en voulaient pas, et planté de misérables arbustes, ridicules et navrants. Il faut les voir, les regarder un moment, et puis se révolter, sentir son sang ne faire qu'un tour devant une pareille bêtise.

Et quand on se détourne, on aperçoit, scellé dans le roc, près de la chapelle de la Toussaint, un banc de square... Ne cherchez pas bien loin, il y a une Société de développement. Mais prenez garde, prenez garde ! C'est la Suisse elle-même qui périt; la

patrie est en danger comme devant une guerre furieuse qui massacre, peut-être, mais au moins, n'ajoute pas.

Quand, plus tard, le mal accompli sans retour, on pourra dire: «Voilà ce qu'ont fait la sottise et la cupidité», tout le pays portera l'infamie de cette trop juste accusation.

Ne nous illusionnons pas. Les étrangers, pour lesquels se commettent tant de déprédations, les jugent sévèrement et les déplorent. Ils aimeraient mieux ne pas apercevoir les hôtels à trois lieues de distance, en songeant à ce qu'ils remplacent; ils estiment aussi qu'on pourrait les recevoir, perfectionner, si perfectionnement il y a, et agrandir, sans dégrader. Dans les chemins de fer, ne les voit-on pas tous impatients de contempler les beautés attendues, se lever, se pencher aux fenêtres, s'exclamer avec enthousiasme. Se lèveront-ils encore pour voir ce que l'avenir prépare, à bref délai, si la Suisse entière ne se décide pas à réagir? Viendront-ils encore quand tout sera perdu? Il ne faut pas se contenter de vivre sur une réputation méritée, encore faut-il lui laisser sa complète justification.

* * *

On peut tirer parti des avantages naturels d'un pays, même en vue de l'industrie hôtelière, sans devenir un peuple de valets, courbant l'échine devant le premier venu, et prêt à sacrifier tout son passé pour de l'argent.

Cela rapporte 200 millions, m'a-t-on dit, mais qu'est-ce que cela emporte?... Les costumes, les traditions, l'originalité des mœurs, le charme respecté pendant des siècles, la vraie physionomie enfin, d'un pays universellement vanté.

À combien les Suisses évaluent-ils cela?

Quand eux-mêmes parcourent leurs vallées, est-ce que leur cœur ne saigne pas? On s'arrête, on admire, ému et recueilli,

et puis quelqu'un dit: «C'est encore beau, mais si vous aviez vu cela il y a dix ans!» Ils ne comptent plus leurs regrets; puissent-ils n'y pas ajouter de trop cuisants remords.

Et si c'étaient seulement les indigènes qui s'engraissent de ce crime de lèse-beauté!... Mais... Ces grands travaux dévastateurs ne sont pas pour leur profit; pas pour eux, non plus, ces esplanades, ces balustrades, ces ... palais qui s'embrasent le soir, ces voies larges et ces multiples moyens de locomotion. Si on place un banc, c'est pour que des... fatigues étrangères viennent s'y reposer, pour que des yeux étrangers jouissent plus à l'aise de la vue qui s'étend. L'habitant de la petite ville sacrifiée doit se contenter de porter, sur ses épaules, l'impôt qu'y mettent tant de beaux ouvrages.

Dans une agglomération de dix mille âmes, toutes les denrées et même le poisson d'un lac qui brille à deux pas, sont au même prix que dans un très grand centre. Ne nous plaignons pas, n'est-ce pas un progrès? Je me rappelle la parole d'une brave femme qui gagne son pain à la journée: «Nous autres, ici, on peut travailler tant qu'on veut, on n'ose pas toucher à la viande.» – Et celle d'une petite rentière: «Tout augmente chaque jour grâce aux hôtels, les bourses modestes n'y peuvent résister, nous pâtissons pour quelques-uns qui viennent faire fortune chez nous.» De quoi vous étonnez-vous, braves gens? Soyez végétariens par force, la belle affaire, pourvu que le rosbif soit bon à la table d'hôte. N'avez-vous pas l'honneur d'héberger de grands personnages? Cela se paie, mes amis, payez, et ne vous inquiétez pas, la Suisse s'enrichit.

Un vigneron de La Tour-de-Peilz, septuagénaire, me disait: «Voyez-vous, dans le vieux temps, nous n'avions ni tram, ni chemin de fer et peu d'hôtels, nous étions plus heureux. Les caves et les greniers étaient pleins, on ne devait pas son pain au boulanger comme à présent, on était beaucoup mieux et

plus tranquille. Moi je n'aime pas ces progrès, on s'est appauvri. Dans ma maison je n'ai rien changé. J'ai toujours une lampe à la vieille mode, et quand je veux de l'[\u00e9]lectricit\u00e9, je frotte le chat.»

Cette plainte d'un vieux paysan vaudois n'exprime-t-elle pas la pens\u00e9e d'un grand nombre; cela ne va-t-il pas avec l'infiltration de la laideur sous pr\u00e9texte d'embellissement, avec ce vertige d'int\u00e9r\u00eat qui confine au delirium ?

* * *

Ceux qui ont vu abattre les noyers et les ch\u00e2taigniers ont-ils racont\u00e9 tout ce qu'ils avaient souffert ? Ah ! que les Valaisans avaient raison de faire sauter les rails qu'on venait leur imposer ! L'essence m\u00eame d'un ancien pays s'en va, c'est le vieux sang qui s'\u00e9goutte, le laisserez-vous s'\u00e9puiser sans rien tenter ?

Tout ce qui le remplace est quelconque, ce n'est pas plus Territet, ou Interlaken que n'importe quel coin d'un littoral gangren\u00e9, qu'il soit fran\u00e7ais, belge ou anglais; c'est la camelote cosmopolite, l'avitissante camelote.

Il y a quelques mois, nous \u00e9tions, en barque, par un temps merveilleux, une vingtaine d'artistes. Nous avions une guitare, et comme tant d'autres, nous pouvions chanter « Rives parfum\u00e9es... ».

Cela venait d'autant mieux que tous nous faisons cette remarque : dans la ti\u00e9deur calme de la baie de Montreux, devant cette ville renomm\u00e9e que baignent les eaux glauques du L\u00e9man, \u00e0 deux cents m\u00eatres au large, le lac sent la pomme de terre frite.

Quand tout sera \u00e0 l'avenant, quand l'oeuvre aura atteint son apog\u00e9e, la gloire des mercantiles sera aussi \u00e0 son comble, et la Suisse pittoresque irr\u00e9m\u00e9diablement d\u00e9shonor\u00e9e.

Ceux qui ne le comprennent pas doivent \u00eatre avis\u00e9s, et retenus dans leur coupable irr\u00e9flexion.

Empêcher le mal, tuer le microbe, ou du moins l'affaiblir, n'est pas une atteinte à la liberté, c'est faire œuvre de haute sagesse et de patriotisme éclairé.

Qu'elle soit due à l'art ou à la nature, une belle chose doit rester debout, il faut s'incliner devant elle, car elle fait honneur à la nation qui la possède. La loi, qui s'applique soi-disant à protéger l'homme, doit aussi maintenir l'intégrité de ce qui contribue à adoucir sa vie, à charmer ses yeux, à élever son âme. N'est-ce pas par elle qu'on arrive à mater les vandales ?

Puissent ces lignes tomber sous les yeux de quiconque est qualifié pour prendre en main, plus efficacement que d'une manière platonique, la cause de la beauté qui est chez nous une *cause nationale*. Il arrivera, espérons-le, car il en est grand temps, que, parmi tant d'intelligences et de volontés dévouées au bien public, quelques-unes se mettront au service du beau, public au même titre, car la magnificence d'un pays est le patrimoine incontesté de tous ses habitants.

Marguerite Burnat-Provins

Une ligue pour la beauté

Les témoignages de vive approbation que j'ai reçus de toutes parts à la suite de l'article paru dans la *Gazette* du 17 mars sous ce titre: « Les Cancers », me donnent la confiance d'exposer publiquement le projet dont je souhaite si ardemment la réalisation.

Le moment est venu d'établir d'une façon absolue la protection de la Suisse pittoresque, et de réunir, en une seule, toutes les énergies prêtes à concourir à cette œuvre de salut.

J'adresse, du fond du cœur, un pressant appel à tous ceux qui aiment et qui respectent les beautés naturelles et artistiques de notre merveilleux pays!

À tous ceux qu'ont atteints la douleur et l'indignation en face des ravages accomplis, je demande leur aide pour sauver ce qui subsiste encore, par une VASTE ET FRATERNELLE ASSOCIATION CONTRE LE VANDALISME. Je la baptise dès aujourd'hui:

LA LIGUE POUR LA BEAUTÉ

Notre mot d'ordre sera: pas de longs statuts, pas de théories inutiles! des actes, des faits.

Notre but: avoir partout, jusque dans le moindre village, des vigies attentives à signaler le danger, tout est là.

Je suis heureuse de pouvoir placer déjà, en tête de ma liste, les noms de Monsieur le Président de la Confédération et de Madame Ruchet, qui déclarent « applaudir de tout cœur à ma croisade » et s'enrôlent les premiers dans « nos troupes de combat ».

J'y joins celui de Monsieur Philippe Godet, dont la plume courageuse ne se lasse pas de défendre la bonne cause et dont le

précieux dévouement vient d'assurer la conservation du bastion de Soleure. Ils attendent, avec moi, du pays entier un bel élan d'art, de patriotisme. Notre ferme espérance ne sera pas trompée!

Donc, en avant! Qui aime la Suisse nous suive!

Marguerite Burnat-Provins

Les adhérents voudront bien donner leurs noms et adresses à Madame Marguerite Burnat-Provins, à La Tour-de-Peilz.

L'appel est soutenu par de nombreuses personnalités politiques, artistiques et intellectuelles, à l'exemple de Gonzague de Reynold, Ernest Biéler, Émile Bonjour, Adrien Bovy, Daniel Baud-Bovy, Philippe Godet, Édouard Vallet ou encore Paul Ganz. Le président de la Confédération, le Vaudois Marc-Émile Ruchet, s'empresse de constituer à Berne, le 1^{er} juillet 1905, le premier comité de la «Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque / Schweizerische Vereinigung für Heimatschutz», dont Marguerite Burnat-Provins devient l'un des membres fondateurs.

Référence: Marguerite Burnat-Provins, « Une ligue pour la beauté », Gazette de Lausanne, 29 mars 1905. En ligne sur: www.letempsarchives.ch

Aller plus loin

www.burnat-provins.ch:

cahier n° 14/2005, consacré au centenaire du Heimatschutz,
disponible en ligne.

www.patrimoinesuisse-vd.ch:

page consacrée à Marguerite Burnat-Provins.

www.patrimoinesuisse.ch: page « Notre histoire ».

Cahier imprimé en 2025 à l'occasion des 120 ans de Patrimoine suisse par la section vaudoise de Patrimoine suisse et l'association des Amis de Marguerite Burnat-Provins.



PATRIMOINE SUISSE
SECTION VAUDOISE